

DEUILS ET GENÈSES DE CONCEPTIONS DE L'HOMME

Anne-Nelly PERRET-CLERMONT

INVITATION

Quand j'ai reçu votre invitation, j'étais très heureuse d'une telle occasion de réflexion commune franchissant les frontières classiques des disciplines. Je m'attendais à un échange sur les méthodes, les projets et les vœux de nos disciplines respectives, et sur les apports possibles de l'une à l'autre. J'avais à l'esprit quelques pistes de travail en ce sens.

Aussi je fus bien surprise de la nature relativement personnelle de la question qui m'était adressée : « *Quelle est, en tant que psychologue, votre conception de l'homme ? Quelle conception de l'homme mettez-vous en œuvre dans votre travail ?* » Que faire ? Refuser la question car, de nature théologique et philosophique, elle ne me permettait que très difficilement de dire la spécificité de mes démarches théoriques, empiriques et pragmatiques de psychologue ? Ou bien fallait-il au contraire essayer de s'improviser dans un rôle de théologien ou de philosophe amateur ? Un séminaire de troisième cycle ne me semblait pas être le lieu adéquat d'un tel exercice naïf ; et d'autre part un refus de ma part d'entrer en matière sur la question posée n'aurait eu guère de chances de susciter le débat interdisciplinaire désiré !

Il me fallait donc renoncer au discours strictement scientifique ou à l'analyse technique du psychologue. Faute de références communes à nos disciplines sur le plan des pratiques professionnelles, des langages et des cadres conceptuels, j'ai choisi de vous répondre sur un mode peu académique, relativement introspectif et poétique. J'espère pouvoir, malgré tout, parvenir à vous expliciter et à vous illustrer ma conception : elle est — un peu paradoxalement certes — *prise de recul* par rapport à l'homme *pour* en fait mieux l'*approcher* ; mise en cause des conceptions *a priori* pour s'avoisiner de la réalité. Elle pourrait même se résumer à quelques affirmations qui me servent d'hypothèses de travail : *la confrontation stimule l'intelligence ; la science est démarche* et non pas « savoir sur » ; *la connaissance est processus* et non pas

« état » ; les conceptions, qu'elles soient naïves ou savantes, sont le fruit, plus ou moins conscient, d'une somme de démarches et d'expériences conduites par des hommes avec des hommes ; elles ne peuvent jamais démontrer leur propre validité ; elles ne sont que des schématisations d'un réel qui est en fait toujours plus large et complexe que ce que l'esprit humain en saisit¹.

DÉTOUR PAR UN DIALOGUE INTÉRIEUR

Je reviens donc à votre question première : « *Quelle est votre conception de l'homme ? Quelle conception de l'homme mettez-vous en œuvre dans votre travail ?* » La prenant très au sérieux, et supposant qu'elle a en général pour vous une valeur normative, je voulais éviter de vous répondre en disant ce que j'aurais supposé être ma conception de l'homme ; mais je cherchais plutôt par quels moyens je pourrais objectivement discerner celle qui effectivement, consciemment ou non, sous-tend ma pensée et mes pratiques de psychologue. Non point mes intentions mais la réalité.

Tâche impossible ? Est-ce que je prenais cette question, stimulante, trop au sérieux ? J'étais gelée... ! Impossible de répondre. Pourquoi ? Ce n'est que dans un deuxième temps que je me rappelai (j'aurais dû le savoir...) que les modalités de fonctionnement de la pensée et de la conscience humaine sont telles que sans un très long chemin d'exploration, de réflexion, de confrontation et de vérification, il n'est pas possible d'objectiver le rapport entre actes et conceptions — et ceci d'autant plus quand il s'agit de ses propres idées et comportements. Piaget avait un exemple célèbre

¹ Pour approfondir le sens de ces affirmations on peut consulter par exemple :

a) PERRET-CLERMONT A.-N., *La construction de l'intelligence dans l'interaction sociale* (Collection Exploration) Berne, P. Lang, 1979 (1986) et PERRET-CLERMONT A.-N. et NICOLET M. (éds), *Interagir et connaître*, Cousset (Fribourg), Éd. DelVal, 1988.

b) LATOUR B. & WOOLGAR S., *Laboratory life. The social construction of scientific facts*, Los Angeles, Sage, 1979 ; LATOUR B., *Les microbes : guerre et paix*, Paris, Ed. Métailié — PUF, 1984.

c) MOSCOVICI S., *Psychologie sociale*, Paris, PUF, 1984.

d) Le théorème de Goedel.

e) JACOBI D., *Textes et images de la vulgarisation scientifique* (Collection Exploration), Berne, P. Lang, 1988.

pour illustrer cette réalité : il proposait à ses interlocuteurs qui savent ce que « marcher à quatre pattes » signifie, d'expliquer comment ils s'y prennent, tout en le faisant. Essayez ! C'est épouvantablement difficile, presque impossible, du moins sans entraînement.

J'ai donc eu bien de la peine à traiter votre question. Mais comme dans un premier temps je n'en comprenais pas la difficulté, c'est une foule d'émotions contradictoires qui m'envahissaient. Pendant un temps j'ai cru que la résonance émotive que cette question suscitait en moi était à l'origine des difficultés que je rencontrais à répondre. En effet, comme en écho, d'autres questions m'envahissaient et troublaient même ma possibilité de m'exprimer !

Il sera peut-être utile au dialogue interdisciplinaire, et plus généralement à la rencontre entre « initiés » et « profanes », que je vous dise, à vous qui êtes théologiens, si proches du sacré dans vos propos, l'intrusion que peut ressentir l'interlocuteur — naïf, j'en conviens — qui n'a pas précautionneusement refusé de répondre à de telles demandes ! Voici donc : j'essayai, pas à pas, de discerner pourquoi votre question me semblait brutale, alors qu'elle m'était si aimablement posée. Et de comprendre pourquoi il me semblait que tant d'obstacles m'empêchaient d'y répondre :

« *Ma pratique allait-elle être à la hauteur de ce que j'allais déclarer ? Je savais que non² : mais que ce n'était cependant pas là raison de se taire...* »

« *Ma réponse serait-elle cohérente, logique et bien articulée ? Aucune chance pour moi de produire un beau discours de cet ordre sans aucune formation en la matière. Mais sur ce plan je me savais excusée d'avance : je ne suis ni théologienne, ni philosophe, ni logicienne et surtout, invitée à parler de ma pratique professionnelle, il était évident que mes propos ne pourraient que tenter d'épouser les aventures et les aléas des actions et des réflexions rencontrées sur le terrain où je vis. Donc tant pis pour l'éventuel désordre, il ne serait pas pour autant un chaos !* »

« *Ma conception serait-elle jugée ? La trouverez-vous impertinente ou émerveillée, sage ou folle ? Mais vous êtes bien informés*

² « Effectivement, je ne comprends rien à ce que je fais : ce que je veux, je ne le fais pas, mais ce que je hais, je le fais », Rm 7, 15.

de la difficulté de ce jugement³ qui, de toute façon, ne nous appartient pas. Les confusions de l'inquisition ne sont plus, de nos jours et en nos contrées, que d'horribles cauchemars : en ouvrant les yeux sur notre entourage, ces fantasmies s'évanouissent... »

« Ma conception de l'homme serait-elle choquante ? Non. Et pourtant elle risquait de l'être : non tant par son contenu, mais comme tout dévoilement d'intimité lorsque les circonstances ne permettent pas d'y donner sens avec la profondeur nécessaire à son "recueillement". On me demande des paroles publiques sur ma vie professionnelle. C'est une mise au jour. Comme toute mise au monde, non accueillie, non recueillie, elle devient un abandon.

Mais le Père veille, qui nous comprend...

Ce séminaire de troisième cycle n'allait tout de même pas ressembler à une rencontre d'abandonnés : chacun avec sa conception, isolé dans un flot d'incompréhension ! »

« Ma conception allait-elle être correcte ? Certainement pas. Nos vues humaines — fussent-elles scientifiques — sont si limitées ! Mais sur ce point nous serions certainement d'accord : aucun risque de confondre nos bredouillages et le Visage de la Révélation. "Dieu fit l'homme à son image". Quelque chose est voilé à mes yeux... et probablement à vos yeux aussi. Suis-je invitée à parler de ce brouillard ? Où cela nous conduirait-il ? A le dissiper ? Ce n'est pas certain : souvent les nuées ont leur raison d'être, leur mystère ! Et celui de l'homme, quand je le pressens, a plutôt tendance à me rendre silencieuse... »

J'abrège le récit de la suite de ces détours. En parallèle, je cherchais, par des lectures et des dialogues avec des amis et des théologiens⁴, à comprendre le sens que cette question avait pour vous, le contexte dans lequel elle se posait, son intérêt. Chemin très intéressant mais je ne prétends pas pour autant avoir compris ni la question, ni ses auteurs (pauvre psychologue... !). Voici mainte-

³ 1 Co 1, 18-25.

⁴ Les propos de ce texte sont les miens et nul autre n'en est responsable. Mais je tiens à remercier tous les interlocuteurs de ce dialogue, et tout particulièrement : Pierre Bühler, professeur de théologie à l'Université de Neuchâtel ; René Castella, prêtre, aumônier à l'Université de Neuchâtel ; Daniel Hameline, professeur de philosophie de l'éducation à l'Université de Genève ; Sœur Irmtraud de la Communauté de Grandchamp ; et Jean-François Perret, psychologue à l'Institut Romand de Recherches et de Documentation Pédagogiques, mon époux, pour leurs réflexions et leurs écrits autour de ces questions.

nant l'état présent de ma réponse qui tient encore toujours du monologue intérieur...

TENTATIVE DE RÉPONSE

Vous m'avez invitée à parler en tant que psychologue mais vous ne connaissez pas mon langage spécialisé et mon univers de pratiques. Et même si je répons « en tant que psychologue », je n'en cesse pas pour autant d'être aussi femme, épouse, mère. Pour répondre à la question posée, il est de toute façon difficile de discerner ce qui fait corps avec ma personne et ce qui relève de mon expérience professionnelle. Certes, il peut être utile de distinguer la « fonction » et l'« être » mais ce n'est pas chose facile, nécessitant tout un travail personnel d'intériorisation et de réflexion ainsi que des démarches de confrontation avec autrui. La formulation d'une distinction entre « être » et « fonction » n'est d'ailleurs pas qu'intérieure à moi-même : elle est dépendante aussi de la manière dont les interlocuteurs la conçoivent.

Quelles sont les premières choses qu'évoque en moi l'interpellation : « Quelle est votre conception de l'homme ? », si je ne me contrains pas à un recul intellectuel abstrait ? Eh bien : des attentes, angoisses, naissances, fausses-couches, joies, douleurs ; les paroles des familles et belles-familles, l'accueil des voisins... Une série de deuils et de genèses ! Voilà ma première réponse. Peut-être rejoint-elle celle de beaucoup de femmes, sans doute de toutes les femmes, même dans les lieux et les temps les plus reculés...

Est-ce que je joue sur les mots et en particulier sur le terme « conception » ? Non, laissons les mots parler. Ils ont leurs épaisseurs sémantiques. Ils éveillent des métaphores qu'une approche intellectuelle, même formaliste, n'évacue jamais totalement. Dans les lignes qui suivent, où s'entrelacent comme dans un tissage les dimensions intellectuelles, affectives, sociales et spirituelles, j'essaierai simplement de discerner la globalité de la réalité que les conceptions de l'homme cherchent à articuler. Et je commencerai par un exemple concret.

Récemment un collègue avec qui je discutais, me faisait part de sa surprise en entendant son assistante dire : « Je suis tombée

enceinte. » « C'est bien comme cela qu'elle me l'a dit : "Je suis tombée enceinte !" Qu'est-ce que c'est, cette expression : "tomber enceinte" ? » Je vous rapporte là une petite trace du décalage existant entre sa conception d'homme et celle des femmes qui utilisent fréquemment ce verbe « tomber » et ce sujet « je ».

Les mots sont limités pour dire ce qu'ils désignent. La « conception de l'homme » c'est aussi la naissance de filles, d'enfants malades, d'attentes avortées... Derrière l'évocation de la conception se trame une série d'angoisses. Sans doute est-ce le cas aussi chez les hommes mais pour eux, souvent, l'expression de ces sentiments n'est pas socialement reconnue, ce qui conduit à leur négation.

Et dans ce tableau de la conception n'oublions pas que traînent aussi des fantômes : ceux du soupçon, du crédit, du mérite ou de la fatalité. Par la réflexion sur la conception je me sens renvoyée à l'expérience de tant de maternités et de paternités qui nous sont racontées. Prenons un exemple central dans le Livre qui est au cœur de vos études : Marie et Joseph, comment ont-ils géré, eux, cette question du soupçon, du crédit, du destin ? Quels rapports pour eux entre conception et engagement, connaissances et pratiques, vie et foi ? Marie, quand elle a connu sa conception, qu'a-t-elle fait ? Il est écrit qu'elle a questionné l'ange qui l'a visitée. Mais il n'est pas rapporté qu'elle soit allée demander à des docteurs de la Loi si tout se passait bien comme prévu. Elle a gardé les paroles de l'ange dans son cœur et elle est allée voir Élisabeth, une personne qui avait eu une expérience très étonnante, elle aussi, de la conception. Peut-être ressentait-elle que cela permettrait à Élisabeth de la comprendre ? Marie a fait un chemin. Elle s'est rapprochée de son aînée. Elles sont entrées en relation et elles ont parlé. Je suis très sensible à l'intimité de cette révélation. Il y a un lien entre la conception et l'intimité. Dans la bouche de ces femmes, la proclamation ne vient que dans un deuxième temps, comme née du creuset de leur rencontre : joie et lumière jaillissant entre elles deux à la suite de ces événements. Puisque nous y avons accès, nous savons que cette proclamation n'est pas restée enfermée dans l'intimité de ces cousines : comment nous est-elle parvenue ?

RETOUR A UN DIALOGUE INTÉRIEUR

Imaginant la rencontre entre théologiens et spécialistes des sciences humaines, la crainte m'envahit que la question des premiers ne soit vaguement soupçonneuse, dénonciatrice d'une omission fondamentale chez les seconds. J'ai l'impression de risquer à tout moment d'entendre un reproche cinglant : « vous concevez l'homme sans Dieu ! ». Peut-être mon esprit est-il ici en pagaille car, non sans impertinence, un autre soupçon m'envahit : « N'est-il pas vain et peut-être dangereux de chercher à concevoir Dieu sans les hommes, tous les hommes, hommes et femmes, jeunes et vieux, présents, passés et futurs, aux langues et aux cultures multiples ? »

Qu'est-ce que je mets en œuvre comme conception de l'homme dans ma pratique ? Franchement, ce que je mets en œuvre : je n'en sais rien. Je sais seulement ce que j'aimerais mettre en œuvre... Je sais aussi de quelles pratiques d'autrui j'ai bénéficié : peut-être que je ressemble un peu à ce pauvre voyageur⁵ qui, en se remémorant son sort passé au fond d'un fossé, peut découvrir le visage de son prochain dans le Samaritain qui l'en a sorti.

Des amis m'ont rapporté des paroles prophétiques qui m'ont beaucoup impressionnée : « J'ai eu faim et vous m'avez donné à manger, j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire, j'étais étranger et vous m'avez recueilli, nu et vous m'avez vêtu, malade et vous m'avez visité, en prison et vous êtes venu à moi. »⁶ Il paraît qu'à ces paroles les personnes présentes dans l'entourage se posaient des questions, ne concevant pas de quoi il pouvait vraiment s'agir : « quand ? où ? comment ? ». J'aime ces questions qui sont aussi les miennes. Et afin de répondre à votre question, je peux dire (mais je ne sais si c'est une « conception anthropologique » au sens où vous l'entendez) que je me sens semblable à ceux que je rencontre lorsqu'il m'apparaît que *nous sommes tous des chercheurs de l'Autre, chacun à sa façon, cherchant le chemin*. Ma conception réside quelque part au sein de cette dynamique entre le semblable et l'altérité. Je me sens guidée par des paroles qui sont comme des repères dans le brouillard : « Chaque fois que vous l'avez fait à l'un de ces plus petits qui sont mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait »⁷. Et, dans le

⁵ Lc 10, 29-37.

⁶ Mt 25, 35-36.

⁷ Mt 25, 37-40.

fond, ce n'est peut-être pas une conception que j'implique dans mon travail... mais plutôt des prières. Que la présence du Seigneur se manifeste au plus profond de notre humanité !

DES CONCEPTIONS PROVISOIRES DANS UNE DYNAMIQUE DE VIE ET DE MORT

Mes « conceptions de l'homme » ne sont donc que provisoires, et j'ai conscience qu'elles sont liées aux circonstances de vie et d'interlocution qui les font émerger. Mais leur dimension provisoire et contextuelle ne m'entraîne pas pour autant vers un relativisme, une indifférence, ou des sentiments d'instabilité démotivants. Au contraire, si j'aime travailler avec ces conceptions et leurs apparences parfois éphémères, c'est parce qu'elles me semblent susceptibles d'épouser quelque chose du *dynamisme fondamental et parfois paradoxal* de la vie dont la mort fait partie ; parce qu'elles permettent de s'enrichir de la mémoire et de la réflexion du passé (en s'appuyant sur l'expérience acquise grâce aux conceptions précédentes) tout en évitant, grâce à leur dimension provisoire, d'enfermer l'avenir dans l'« acquis » de conceptions qui se croiraient plus puissantes et universelles qu'elles ne le sont en réalité.

Je pourrais développer ce propos en l'illustrant d'exemples empruntés à la pratique de la recherche ou de la consultation du psychologue. J'aime, par exemple, relire dans ce sens l'histoire de la psychologie de l'intelligence : on y discerne des étapes avec l'émergence de conceptions nouvelles qui portent leurs fruits tant sur le plan de la compréhension du fonctionnement mental que sur celui des applications pratiques ; mais ces conceptions nouvelles atteignent aussi à leur tour des limites. Ce fut ainsi le cas lorsque la psychologie du développement permit d'observer et d'expliquer des conduites intellectuelles de l'enfant méconnues jusqu'alors mais subit, par contre, des échecs répétés dans ses tentatives de rendre compte de la diversité sociale de ces phénomènes. Il est intéressant de voir comment certaines conceptions disparaissent, pour faire place à d'autres qui, à leur tour, se trouvent contredites par de nouvelles encore. Et cela sans que, pour autant, le fil du débat et les enjeux fondamentaux qui sous-tendent ces con-

ceptions ne disparaissent jamais totalement, même s'ils prennent des couleurs et des reliefs différents selon les contextes et les époques⁸.

Le psychologue peut également décrire quelque chose de la dynamique qui préside aux rapports entre conceptions, attitudes et comportements. Lorsque des événements modifient les conceptions en vigueur l'aventure n'est plus seulement cognitive mais aussi affective, relationnelle, et sociale. Comme dans le cas de cette fille, que je prénommerai Viviane, reçue par un psychologue parce que sa famille cherche conseil : arrivée en fin de scolarité, Viviane doit choisir une orientation professionnelle, mais personne ne sait que lui proposer car il règne une conception de ses capacités selon laquelle Viviane serait une « débile légère ». Cette étiquette lui aurait été attribuée, dit-on, par un médecin de famille dans son enfance. Elle a grandi dans cette conception et elle en porte même physiquement des marques : celles d'un être faible, à la démarche incertaine, à l'attitude repliée, et ne faisant guère preuve de facilité dans les apprentissages scolaires. Viviane a appris à lire mais fait d'innombrables fautes d'orthographe ; son écriture est maladroite ; à l'école, sa mémoire semble limitée. Mais le psychologue, qui refuse d'admettre comme définitif le diagnostic de « débile mentale », explore le champ d'activité et de vie de Viviane. Il découvre que la conception qui prévaut à son sujet ne rend pas compte de faits que l'entourage juge insignifiants et qui pourtant éclairent différemment l'avenir de Viviane : en effet cette faible enfant s'avère particulièrement débrouillarde lorsqu'on lui confie ses frères et sœurs et le ménage — ce qui arrive souvent — ou des responsabilités dans des camps de jeunes. Pourquoi cette réalité-là, quotidienne mais extra-scolaire, a-t-elle reçu si peu d'attention de la part de la famille et de l'entourage ? Personne n'entre en matière pour prendre ces faits en considération. Il faudra la force de conviction de « tests scientifiquement établis » pour que le discrédit porté sur l'intelligence de Viviane soit annulé par le psychologue ! C'est une aventure en soi de raconter ensuite comment, forte de cette nouvelle conception d'elle-même, cette enfant grandit en quelques mois en une jeune fille forte, dynamique, capable d'assumer initiatives et responsabilités et de progresser au point d'en être complètement transformée dans son

⁸ PERRET-CLERMONT A.-N., Interactions sociales et processus de connaissances, in : *Cahiers de Psychologie*, Université de Neuchâtel, 1986, n° 24, pp. 5-13.

attitude tant physique qu'intellectuelle. Le choc de cette nouvelle « genèse » fut si grand que la famille de Viviane en fut pour quelque temps déséquilibrée et ne s'en remit en fait que par l'entremise active et « adulte » de Viviane elle-même.

Les conceptions évoluent, disparaissent, naissent, parfois renaissent. Cela ne va pas sans douleur, point non plus sans joie. Pour la suite de mon exposé je ferai appel à deux termes : celui de « deuil » — renvoyant à l'idée de mort — et celui de « genèse » — renvoyant à la création et à la vie. Je partirai de l'hypothèse qu'il est utile de concevoir ces deux termes comme étant en étroite interdépendance : il n'y a point de deuil possible si rien n'est né et rien n'est mort. Et c'est le deuil qui rend possible la genèse de la vie, parce qu'il est moyen pour assumer la mort. Il n'est pas de nouveauté sans passé ; mais rien de vraiment neuf ne peut germer sur un passé nié : lorsque tel est cas, le présent n'est que répétition quasi convulsive d'un passé ignoré.

Cette conception en termes de « deuil » et « genèse » n'épuise pas, à elle seule, la réalité de la vie et de son mystère mais là n'est pas l'ambition de mon propos.

UN PASSAGE PSYCHOLOGIQUE : NOUVEAUTÉS ET DÉCHIREMENTS DEVIENNENT DEUILS ET GENÈSES

Concevoir c'est prendre le risque de la mort. Tout le long de la germination de la vie elle peut être rencontrée : mort de l'attente avortée, mort de la mère parturiente, mort de l'enfant à peine grandi... et même s'il parvient à l'âge mûr : la mort n'est-elle pas sa destinée ? Quand tant de déchirements passés blessent déjà la mémoire, concevoir c'est s'ouvrir à d'autres encore. Et désirer que le fruit de la conception soit accueilli, c'est aussi entraîner tout l'entourage à prendre ce risque d'ouverture.

Sur le plan intellectuel, la genèse des conceptions prend la même trajectoire. L'esprit qui s'ouvre à des idées nouvelles bouscule celles en place. Or les idées ne sont pas que des schèmes abstraits enfermés dans ces coffres-forts que seraient nos boîtes crâniennes si elles n'étaient si périssables... ! Elles sont tout imprégnées de vie : fruits du travail de concentration, de recul, de réflexion et d'échanges, conduit par des personnes impliquées à

saisir une réalité qui sans cesse leur échappe, les idées véhiculent avec elles des espaces sémantiques qui leur donnent couleurs émotives et culturelles. Elles sont marquées par les conditions de leur conception, par les motifs (qui ne sont pas uniquement rationnels) de leur accueil, par les pratiques qui les invoquent, et par les justifications qui en sont tirées. Elles reflètent et structurent la vie des personnes qui se les approprient. Dire qu'une conception est « erronée », « dépassée par les progrès de la science », « dangereuse », « interdite » ou « à combattre », c'est souvent, implicitement, disqualifier tout un pan de vie : on comprend la force que peuvent prendre les réactions émotives des personnes concernées ! Cela signifierait-il que la liberté de pensée est, dans le fond, socialement impossible ? Non. Mais cette liberté est le processus même d'une genèse qui traverse des déchirements dont il faut assumer les risques pour la rendre possible.

On peut décrire comment les filiations d'idées traversent les siècles : rares sont celles qui disparaissent à jamais. Souvent elles reviennent sous des formes nouvelles apporter leur façon de parler de la réalité. L'histoire des sciences peut fournir maintes illustrations de ce type. Mais il n'y a pas que le discours savant. On a remarqué, par exemple, que les enseignements scientifiques donnés dans les écoles n'effacent guère les représentations populaires traditionnelles qui sont si profondément ancrées dans les esprits des élèves quelles ne se laissent parfois que vaguement « saupoudrer » d'idées modernes ! C'est le cas dans bien des domaines et, en particulier, dans celui de l'image que se font les adolescents de la conception (et de la reproduction) de l'homme : dans leurs esprits, des données scientifiques même contradictoires ont des résonances sémantiques et psychologiques classiques bien au-delà de leur signification biologique.

Accueillir vraiment une nouvelle conception c'est en fait remettre en cause les idées antérieures et, en conséquence, leurs modalités d'existence. Il semble qu'il y ait risque de mise à mort. Et peut-être est-ce effectivement le cas ? De quelle mort s'agit-il ? Celle des idées périmées ou des modes passées ? Celle des personnes prêtes à se battre, corps et âme, jusqu'au bout, pour défendre leurs idées ? Celles des pans de vie que ces idées reflètent ou structurent ? Oui, groupes et individus se sentent souvent menacés dans leur être quand leurs idées le sont ; et ceci d'autant plus si les nouveaux propos touchent précisément à la conception qu'ils ont d'eux-mêmes et de leur bien être. Et — ne l'oublions pas ! — cet être est incarné. Le corps de chaque homme est pétri,

marqué, élevé par l'histoire de sa vie, de son entourage, de son peuple⁹. Des gestes et des mots, transmis de générations en générations, tissent les relations et les compréhensions ; touchent, nourrissent, soignent, blessent ou consolent ; et redisent ou interprètent le souvenir des événements qui ont été porteurs de vie ou de mort pour tous et chacun, offrant ainsi à la mémoire matière à penser l'avenir. La nouvelle conception qui surgit — d'ailleurs souvent avec la lenteur propre à bien des genèses — assumera-t-elle les déchirements existants ? Nous en consolera-t-elle — mais être consolé n'est-ce pas un secret espoir souvent interdit ? Ou aggravera-t-elle encore les tensions et le désordre existant — crainte de mort souvent tue ?

Nombreux sont les exemples révélant la douleur, les tourments, les violences, les aveuglements personnels ou sociaux qui sont nés de l'oblitération des drames ; de l'écrasement des émotions tues ou refoulées ; de la non-attention aux personnes et en particulier à leur mort, niées parce que décédées ; en somme des deuils esquivés.

Parfois le présent donne l'impression de n'être que la vitrine du passé : l'avenir semble être livré à la poussière qui s'accumule sur des souvenirs, non pas réellement accueillis mais perpétuellement répétés, comme pour se prémunir de toute faille susceptible de laisser entrevoir un jour nouveau qui se lève !

Le deuil apparaît alors comme un travail psychique fondamental permettant de construire des ponts entre le passé et l'avenir ; comme condition pour vivre dans le présent. Ce n'est sans doute pas en vain que les différentes cultures ont fait preuve de tant d'imagination pour donner formes et modalités de célébration à cette réalité¹⁰. Assumer la mort. Paradoxe condition pour découvrir le goût de la vie et concevoir dans la joie.

La mort sans deuil... passe inaperçue ou plutôt exclut de nos consciences, mais non pas de nos êtres, les déchirements qu'elle y laisse.

PASSAGE ET PRIÈRE

Dans l'histoire du Dieu des Vivants il est question de mort et de deuil... Marie-Madeleine¹¹, seule dans le jardin — ou étaient-elles deux ou trois ? — aussi tôt que possible, le premier matin, cherche à accomplir les rites du deuil. Elle prie le jardinier : « si c'est toi... dis-moi... ». Renaît alors pour elle — instants fondamentaux que l'on pourrait croire éphémères — l'espoir de sa vie. Et, entre eux, un échange de prières : « ne me retiens pas... va trouver mes frères... dis-leur... ». Passage de la mort et du deuil à la Résurrection et à la joie.

⁹ HAINARD J. et KAEHR R. (éds), *Le corps enjeu*, Musée d'Ethnographie, Neuchâtel, 1983.

¹⁰ HAINARD J. et KAEHR R. (éds), *Naître, vivre et mourir*, Musée d'Ethnographie, Neuchâtel, 1981.

¹¹ Jn 20, 1 et 20, 11-18 ; Mt 28, 1-10 ; Mc 16, 9-12 ; Lc 24, 1-11.